

sés-croisés, ils se parlaient du dressoir, des cachets, du grenier, de l'an 1560, ils se heurtaient, perdaient leurs danseuses marchaient sur les volants des robes, laissaient tomber leurs lunettes, mettaient le pied dessus... enfin, ce fut un désastre, et les mariés, et les demoiselles, et les garçons d'honneurs furent pris d'un tel fou rire, qu'au lieu de danser le galop, ils durent aller s'asseoir. Madame de Molènes se hâta de faire apporter des rafraîchissements. On but, on reprit un peu de sérieux. Un jeune magistrat proposa de danser une polka, et à la faveur de ce divertissement aussi étourdissant que peu compliqué, les deux anti-quaires, s'échappant de nouveau, coururent derechef au grenier. Cette fois, ils ouvrirent le mystérieux rouleau, et grande fut leur joie en y trouvant un collier de perles fines, alternativement rondes et en poires, de la plus grande beauté, et dont la fibule d'or, d'un travail admirable, était digne d'orner le cou d'une princesse.

— Voici une magnifique trouvaille, s'écria Fagard, et qui vient à point en un jour de noce. Si nous la donnions à...

— J'y pensais ! dit Largé. Portons ces perles à la mariée.

Tout joyeux, ils retournèrent au salon, et le beau fil de perles compléta la blanche parure de madame Ludovise de Valfonds et fut admiré de toute la compagnie.

Huit jours après cette mémorable soirée, Albert et Ludovise partirent pour l'Italie, joyeux comme doivent l'être de jeunes mariés qui font leur voyage de noces, et savent qu'au retour ils retrouveront les bras maternels

ouverts pour les recevoir, le logis paré de fleurs, et l'avenir souriant. Par le même train partait aussi l'ami Fagard, qui retournait à Paris emportant son dressoir, emballé de la même façon que s'il eût été de verre. Il était heureux comme un roi... du temps des fées.

A l'heure qu'il est, Albert et Ludovise sont entourés d'une belle et florissante famille. Le bon vieux M. Largé collectionne toujours des livres. Albert lui a retrouvé un Erasme, il y a quinze ans, et depuis ce jour, M. Largé aime son neveu comme il a toujours aimé sa nièce.

Quant à l'ami Fagard, hélas ! le brave homme est mort d'une fluxion de poitrine acquise à l'Hôtel des Ventes. Il s'était trop échauffé à enchérir et à se disputer avec des Juifs et des Auvergnats qui voulaient l'empêcher d'acquérir un coffre de chêne, d'un poids effroyable, et où il s'imaginait trouver des cachettes pleines de perles et de parchemins. Il prit froid en sortant, tomba malade, et n'eut que le temps de régler ses affaires spirituelles et temporelles, étant traité à l'ancienne mode par un médecin archéologue.

Il légua les plus belles pièces de sa collection au musée de Cluny, pour punir son neveu l'ébéniste de les avoir un jour traitées de *rossignols*. Le beau dressoir fut placé par M. du Sommerard dans la salle principale du premier étage, celle où brûlent de si grosses bûches, dans une si grande cheminée, près de si grandes pincettes. Allez l'y voir, ami lecteur, si vous en doutez.

(Fin)